

BUREAUX: RUE NAIN, 1, ROUBAIX-TOURCOING: Trois en six mois, 12 fr. Six mois, 23 fr. Un an, 44 fr. L'abonnement continue, sauf avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

DIRECTEUR-GÉRANT: A. REBOUX Le Nord de la France Trois mois, 14 fr. Six mois, 27 fr. Un an, 51 fr.

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Lefebvre, rue de la Liberté; A PARIS, chez MM. Havas, Laffite-Bulier et C° place de la Bourse, 8; BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 28 MARS 1872

BOURSE DE PARIS

DU 28 MARS

Table with 2 columns: Price and Value. Includes entries like 3 0/0, 4 1/2, 5 0/0 with values 55 65, 79, 89 25.

(Voir à la troisième page les dépêches commerciales.)

BULLETIN QUOTIDIEN

Le Journal officiel contient une note qui a vivement ému le monde de la presse parisienne. Cette note annonce qu'un arrêté du gouvernement de Paris, en date du 26 mars a interdit la publication du journal la Constitution, et que l'article qui a déterminé cette mesure, avait été déposé au gouvernement de Paris, par le ministre de l'intérieur.

L'Assemblée paraît décidée, si l'on tient compte de l'opinion formulée par les membres de la Commission chargée d'examiner la loi tendant à l'ajournement de la session des conseils généraux, au réjet de cette loi. Aussi n'a-t-on point été donné de voir, dès le début de la séance du 26, M. de la Bouillerie présenter au nom de la Commission des finances un projet autorisant la continuation de la perception des contributions indirectes et des revenus publics, conformément aux lois en vigueur, pour le reste de l'année courante.

Afin d'avoir la ce rituelle absolue que l'on ne pouvait avoir recours à l'impôt sur les matières premières pour équilibrer le budget, la commission de 1872 a fait demander à celle des tarifs de vouloir bien lui indiquer les matières immédiatement imposables. La commission a fait savoir que les bitumes, le caoutchouc et un certain nombre de matières alimentaires étaient seules imposables en ce moment que six millions resteraient au trésor au lieu de 110 millions, chiffre présumé par le gouvernement, cependant le gouvernement paraît décidé à insister avec énergie pour que l'Assemblée ne se sépare pas sans avoir statué sur le budget et les nouveaux impôts y compris les matières premières.

M. Gladstone vient de déclarer devant la Chambre des Communes n'avoir reçu aucune information relative à un traité entre la Prusse et l'Italie. Il ne faudrait

pas inférer de cette assertion que le traité n'existe point et que le Foreign-office n'en a nulle connaissance.

Les usages parlementaires anglais permettent la distinction entre la connaissance officielle et la connaissance dite particulière; comme celle-ci n'a point été niée, suivant la coutume, en pareil cas, la déclaration de M. Gladstone ne peut être considérée que comme un aveu du traité dont nous avons, des premiers, annoncé la conclusion.

L'esprit de Famille.

On parle souvent, surtout depuis nos humiliations, de régénération, de réformation et même de revanche. Il n'y a absolument de régénération, de réformation et de revanche possible que dans la restauration de l'esprit de famille.

Tout ce qui se fera ou se tentera en dehors de ce grand desideratum est frappé à l'avance de stérilité et d'impuissance. L'esprit de famille a reçu en France un coup terrible, presque mortel, du Code civil, dit Napoléon, bien nommé ainsi, car il renferme la quintessence du Césarisme romain, que le bonapartisme s'était donné pour mission de substituer en France au vieux droit national et chrétien. Le Code Napoléon a décapité la famille en ôtant au chef le droit de disposer souverainement des fruits de son travail et du travail des générations antérieures; il a constitué la mère de famille dans un état d'infériorité païenne, elle qui devrait être la reine et la conservatrice par excellence du foyer; enfin il a constitué la famille entière à l'état de guerre et d'anarchie, substituant partout la rivalité des intérêts opposés à l'accord harmonique des sentiments communs.

Et malheureusement ces germes funestes, déposés par le Césarisme dans le Code civil, ont trouvé dans la prédominance des appétits sur les devoirs un terrain tout disposé pour y produire des fruits de mort. Car la famille est morte en France; il n'y reste plus que des associés d'un jour, qui se disputent en attendant l'époque prochaine de se séparer.

Si l'on veut faire quelque chose pour la réorganisation de la France, il faut commencer par reconstituer la famille.

Cette reconstitution devra être simultanément dans les lois et dans les mœurs. Les lois regardent l'Assemblée nationale, ou le pouvoir constituant quel qu'il soit qui lui succédera. Quant aux mœurs, il dépend de tous et de chacun de nous de contribuer à leur réformation.

Nous trouvons, sur cette question de la famille, d'excellentes réflexions dans le feuilleton hebdomadaire publié par M. Jules Richard, dans le Constitutionnel.

En voici un extrait :

Réformateurs et critiques modernes qui voulez régénérer le monde et la société, reconstruisez la famille et n'abusez pas de l'association; l'association a tué l'individualité au profit de l'individualisme; la famille rendra sa force à l'individualité et rejettera l'individualisme au second plan. Il semblerait que l'in-

dividualisme, qui tend à mettre les intérêts d'un individu au-dessus des intérêts de la société, soit l'ennemi de l'association; or c'est le contraire qui est arrivé, et toutes les associations modernes ont exagéré l'individualisme chez chacun de leurs membres. Prenez au hasard n'importe quelle association: à moins qu'elle ne se soit toujours tenue strictement dans un but nettement défini et qu'elle s'était proposée à l'avance, elle aura tourné rapidement en confusion par le conflit des ambitions des associés. Chaque association ayant un gérant, un président, un état-major, le but secret ou avoué de chaque membre a été de faire partie de l'état-major et d'obtenir soit le secrétariat, soit la présidence, soit la gérance; tous les associés étant égaux, aucun d'eux n'a voulu consentir franchement à supposer la supériorité de son égal. Dans la famille, au contraire, tout est naturellement hiérarchisé; le père est le chef, les enfants sont les sujets et les rôles ne sont intervertis que lorsque l'individualité de l'un des enfants s'est dégagée assez nettement pour que le père comprenne qu'il y a intérêt à lui céder la gérance. C'est la loi de la nature, et si la société organisée la rectifie quelquefois, il faut qu'il y ait intérêt à ce que cela soit.

D'ailleurs, dans la famille il y a un intérêt protecteur et permanent qui domine tout: c'est la transmission de l'héritage, — et si les socialistes venaient nous dire: « Il est immoral qu'un père de famille ne possède rien; il est de l'intérêt de toute société bien organisée qu'un père de famille soit toujours propriétaire, » nous serions de leur avis et nous étudierions avec eux les moyens de faire associer tout père de famille au banquet de la propriété. Mais les socialistes nous disent le contraire et veulent détruire la famille au profit de je ne sais quelle confusion d'intérêts qu'ils appellent association et qui mériterait davantage le nom d'agglomération.

Si vous voulez refaire des mœurs à notre malheureux pays; si vous voulez y remettre en honneur l'honnêteté commerciale du siècle dernier, si vous voulez y faire reflourir la morale et l'exemple, gardez fidèlement la morale antique de la famille; elle vous amènera infailliblement à reconstituer l'idée de la Patrie et avec elle le respect de l'autorité. Si non la société française continuera à être le proie et la victime de la trilogie biblique: le serpent, Adam et Eve, — Robert-Macaire, M. Gogo et la dame aux Camélias; — un escroc, un actionnaire et une courtisane. — (Jules Richard.)

Ces sages réflexions méritent d'être méditées et valent des montagnes de lois nouvelles, ajoutées aux montagnes de lois anciennes, dont la France périt, selon la belle expression d'un ancien: ut olim viliis, sic nunc legibus laboratur. « Autrefois c'étaient les vices, aujourd'hui ce sont les lois qui nous perdent. » — ETIENNE MOUTTET.

Lettre de Paris

(Correspondance particulière du Journal de Roubaix.)

Paris, 27 mars 1872.

Décidément M. Victor Lefranc est le bouc émissaire des habiletés de M. Thiers.

Je vous ai déjà signalé la surprise que notre ministre de l'intérieur avait produite dans l'Assemblée lorsqu'il était venu proposer de retarder jusqu'au 8 avril la convocation des convocations des conseils généraux. Plus d'un œil clairvoyant voyait déjà venir quelque une de

ces ruses dont notre chef du pouvoir tient toujours un échantillon en réserve.

L'inquiétude s'est changée en indignation lorsqu'on a pu prendre connaissance du texte du projet de loi imprimé et distribué au dernier moment. On lit, en effet, dans l'exposé des motifs, ces propres termes que je n'aurais pu relever qu'imparfaitement par une rapide lecture: « Il suffit de rappeler que le vote des budgets de plusieurs ministres et celui des impôts, n'a pas eu lieu en core; et que, si l'Assemblée se sépare avant de l'avoir émis, il en résulterait un préjudice grave pour le trésor et pour le crédit public. »

Ainsi, voilà qui est avoué. Le gouvernement veut retarder les vacances jusqu'au 8 avril, non pour permettre de voter plus à l'aide du budget des dépenses mais pour précipiter dans ces quatre jours de sursis la délibération du budget des recettes, celle des impôts nouveaux. Le malheureux impôt sur les matières premières, qui a produit la crise du 19 janvier, et qui devient plus périlleux que jamais depuis la dénonciation du traité de commerce avec l'Angleterre, sera tranché au pied levé, comme un incident de ces 4 jours de discussion. Avez-vous tort de vous signaler, il y a quelques jours la politique a soucieuses des budgets du chef du pouvoir ?

C'est sous cette inspiration que la Chambre a élu la commission chargée d'examiner cette étrange loi. Vous appréciez vous-même le caractère de cette élection en apprenant que les 15 commissaires élus sont MM. Magnin, Reverchon, de Lestapis, Duvergier de Hauranne, Faye, Roux, de Ventavon, Rouveaux-Nazeau, Baisset, Waddington, Goblet-Desjardins, Berthault, Lambertorie.

En un mot, sur 15 commissaires, 11 se déclarent ouvertement contre la loi, 3 la défendent faiblement. A peine ée la commission s'est réunie pour recevoir les explications du ministre.

Ils ont délibéré toute la soirée. Si le gouvernement s'obstine à soutenir la loi telle quelle, il se préparera le plus humiliant de tous les échecs. S'il recule et consent à ne faire discuter que le budget des dépenses, il se sera gratuitement amoindri aux yeux du pays et de la Chambre. Et cela à la veille des vacances, au moment de rester seul en présence d'une situation qui n'est pas un lit de roses! Il y a trois jours à peine le chef du pouvoir demandait à l'Assemblée le plus pénible de tous les actes de confiance à l'occasion de nos difficultés italiennes, et presque aussitôt la Chambre le surprend occupé à semer des pièges sous ses pas. Je ne sais si l'on appelle cela de l'habileté. Beaucoup de bruit pour rien, voilà le programme du pouvoir. Je me trompe quand je dis pour rien. De ces conflits il reste toujours quelque chose: la défiance.

Une reprise véritable s'est manifestée à la Bourse, depuis le commencement de la semaine. Les ordres au comptant ont été fort abondants, et les demandes ont beaucoup dépassé les offres sur certaines valeurs. On serait porté à supposer, en présence de ce fait, que les

compter avec les principes du service du ministère de la guerre. Ainsi que je vous le disais hier, M. Thiers est presque décidé à transiger sur la question de l'impôt des matières premières, mais il montre des dispositions moins conciliantes en ce qui concerne la mise à l'ordre du jour de ce grave débat. Les membres de la Commission désirent unanimement que la discussion n'ait lieu qu'après les vacances; le président de la République repousse cet espèce d'ajournement. Ce désaccord vient de s'accuser dans le choix des commissaires chargés d'examiner le projet de loi dé-

Le voyage de M. Gambetta dans les départements de l'Ouest, après avoir été annoncé tant de fois, est encore indéfiniment ajourné. M. Thiers, qu'on présentait comme disposé à entreprendre lui aussi, un voyage politique, aurait prié l'ex-dictateur de renoncer, pour le moment, à ses projets.

Les députés de Meurthe et Moselle annonçaient hier à leurs collègues que le président de la république ne refusait plus de satisfaire à leurs légitimes exigences.

Le Journal officiel publiera dans quelques jours les conclusions de la commission d'enquête. On racontait à ce sujet, qu'une scène assez vive avait eu lieu entre le maréchal Baraguay d'Hilliers et M. Bazaine. Le président de la commission aurait vivement reproché à l'ex-commandant de l'armée de Metz d'avoir livré intact à l'ennemi son matériel de guerre: munitions, poudres, chassepots et affûts.

M. Dufaure met en ce moment la der-

doux, les étoiles si brillantes, un tel souffle de mélancolique grandeur planait sur la campagne endormie, que tous deux, d'un commun accord, au lieu de se jeter sur leurs lits de camp, montèrent sur la terrasse qui servait de toit et dominaient le paysage.

Ils se firent apporter leur chibouques, et, quand la braise rougie se fut allumée comme un œil de Cyclope sur le réchaud parfumé, quand les longs tuyaux d'ambre se mirent à exhiler leurs blanches spirales de fumée, quand ils eurent congédié leurs plantons de service pour jouir plus paisiblement de cette solitude et de ce silence, leurs cœurs s'élevèrent sous l'influence de ces grands spectacles de la nature orientale, que la guerre rehausse encore de ses émotions vaillantes, et ils échangeaient à demi-voix quelques paroles amies.

Ils appartenaient tous deux à ce 11^e léger qui, sous les ordres du colonel T..., conquit une si belle place dans les fastes de nos guerres d'Afrique. Le plus avancé en grade, — il était chef de bataillon, — semblait à peine exercer une légère autorité sur son compagnon qui n'était pourtant que capitaine et avait dix ans moins que lui. Un observateur attentif eût même pu découvrir dans les manières et le langage du supérieur parlant à son subordonné une nuance de respect et de déférence, entremêlés d'une vague et inquiète tristesse, fait pour éveiller la curiosité.

— Eh bien! capitaine, dit le chef de

bataillon; point de nouvelles de France? — Aucune, mon commandant, que par les journaux qui sont peu rassurants. Ah! heureux qui n'a laissé là-bas ni intérêt, ni affection, ni souvenir! Heureux qui n'a plus ou n'a jamais eu d'autre patrie, d'autre famille, d'autre horizon que ce camp dont nous apercevons les lumières éparées dans la plaine, et ce drapeau qui se déploiera demain aux premiers rayons du soleil!

— George, vous souffrez, et depuis deux mois une nouvelle angoisse est venue se joindre à vos peines, reprit le commandant d'un ton de douloureuse tendresse.

— Oui, Antoine, je souffre, reprit le capitaine, profitant de l'exemple de son chef pour échanger le langage de la hiérarchie contre celui de l'amitié; je souffre, et à qui pourrais-je me confier mieux qu'à vous qui, dès le premier jour, avez été pour moi un guide, un appui, un frère aîné, à vous qui avez tendu la main au pauvre conscrit arrivant avec ses épaulettes de laine, et n'avez ménagé aucune occasion de le mettre en évidence? à vous, à qui je dois d'être aujourd'hui capitaine, sans autre mérite que d'être de votre pays et d'avoir fait mon devoir?

— Je vous en conjure, n'en parlez plus, ne parlez jamais de cela, interrompit Antoine qui semblait éprouver un sentiment pénible pendant que son jeune compagnon énumérait ses titres à sa reconnaissance.

— Oui, je le sais, poursuivit George avec une expression d'affectueux reproche, vous ne voulez pas que je vous remercie... Il y a des moments où l'on dirait que ma gratitude et mon amitié vous gênent, que votre cœur se ferme à moi tout à coup comme pour cacher quelque mystère... Ah! ce mystère, quel qu'il soit, ne peut-être, j'en suis sûr, que noble comme votre âme et irréprochable comme vous!

Antoine tressaillit et porta la main à sa poitrine comme s'il eût voulu comprimer l'élan de quelque secrète blessure; puis il dit d'un air plus calme: — Ne parlons pas de moi, mais de vous... Cette souffrance intérieure que vous consommez depuis quatre ans, et que j'ai devinée, elle a redoublé, n'est-ce pas, depuis ces événements terribles qui agitent et menacent notre pays?

— C'est vrai, dit George sans hésiter. Vous m'avez trop bien compris pour que j'essaie désormais de rien vous cacher. Il y a quatre ans, lorsque je quittai ma femme, mon château, ma terre natale, tout ce qui aurait pu encore me rattacher à la vie, lorsqu'une force irrésistible me prit sur le cerceuil de ma mère pour me jeter sur cette plage africaine où vous m'avez accueilli et relevé, j'étais soutenu par deux gardiens cruels mais sûrs: la douleur et l'honneur. Ma mère était morte, et j'accusais de sa mort les déchirements intimes qui avaient suivi pour elle mon mariage... Je me sentais humilié, outragé presque par cette famille

opulente qui avait cousu son or à ma pauvreté. Il n'en fallut pas davantage pour me couvrir d'une double armure, et me dicter la raison suprême qui m'a conduit jusqu'ici. Maintenant, bien des choses que je croyais irrévocables ont été modifiées ou ébranlées par cette vie de soldat où j'accomplissais de nouveaux devoirs, où un homme nouveau se révélait à moi. Un doute que je n'avais pas prévu, que je n'aurais jamais cru possible, s'est glissé peu à peu dans mon cœur comme une ombre ou une clarté: je me suis demandé, avec un mélange bizarre de surprise, de remords, de trouble, presque de joie, si ce que j'avais appelé l'honneur n'était pas de l'orgueil, — l'orgueil d'un désespoir stérile qui n'avait voulu chercher qu'en lui-même sa pâture et son tourment.

La suite au prochain numéro

MODES.

J'ai l'honneur d'annoncer aux dames de Roubaix mon retour de Paris avec un beau choix de modèles des premières maisons, ainsi qu'un bel assortiment de fleurs, plumes, rubans, crêpes neige, sylphides, turquoises, crêpes anglaises, etc. Le tout haute nouveauté.

Chapeaux de paille, (ronds et fermés), formes les plus nouvelles. N'ayant rien négligé pour être agréable à ma nouvelle clientèle, j'espère que ces dames voudront bien m'honorer de leur visite; je m'efforcerai de mériter leur confiance. R. DEPOUILLE, 3, rue Pellart, Roubaix. English spoken, fashionable millinery. On demande un apprenti.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 29 MARS 1872

— 31 —

L'ENVERS DE LA COMÉDIE

DEUXIÈME PARTIE

IX

LA VILLE DES ARMES.

C'était la nuit — une nuit de printemps en Afrique, calme et belle, poétique et étoilée. Deux officiers français, dont les burnous blancs s'estompaient dans l'ombre transparente à travers des massifs de lentilles de d'aloès, traversèrent silencieusement un jardin où s'encadrait une petite maison de construction arabe, dans les environs de L... On devait faire le lendemain l'assaut de la ville, et les deux officiers, qui étaient allés effectuer une reconnaissance, rentraient dans cette maisonnette, qu'on leur avait assignée pour logement, afin d'y goûter quelques heures d'un sommeil rapide, entre les fatigues du jour et le combat du lendemain. Mais le temps était si beau, l'air si